

BOUGE!

A woman with red hair, wearing a white t-shirt, black gloves, and a black headpiece with a large bow and silver chains. She has a surprised expression with her mouth wide open. The background is black.

SÉCURITÉ ROUTIÈRE

Dessine-moi des gants

LIVRES

L'ombre du racisme anti-blanc

Nathalie Lucas

Une chorégraphe (de) star

JUIN 2011 N°7



© DR

Génération FF

Une nouvelle organisation pourrait bientôt voir le jour...la FFF. La fédération de français frustrés. Frustrés parce qu'ils sont, avec ou contre leur gré, au cœur des polémiques, à cause de leur appartenance religieuse ou de leurs origines. Frustrés parce que leurs noms, prénoms ou lieux d'habitation pourraient leur porter préjudice dans la recherche d'un emploi ou d'un logement. Français, pas seulement pour la couleur de leur pièce d'identité, mais parce que c'est le pays où ils sont nés, où ils ont grandi. Le pays où ils ont connu leurs amis, leurs amours, leurs emmerdes. Français « bio » ou pas, ils le sont et aimeraient l'être...en paix. Ce mois-ci, parlons prévention avec la deuxième édition du concours européen du design qui invite les jeunes conducteurs de deux-roues motorisés à dessiner les gants de leurs rêves. L'association Voiture & Co fait appel à la créativité de ces jeunes pour les impliquer à la sécurité routière. Une chevelure rousse, un look parfois rock, pop ou pin-up, Nathalie Lucas, chorégraphe, nous raconte son parcours et nous dévoile quelques dessous du monde de la danse. Le racisme change de couleur avec Tarik Yildiz. Auteur d'un premier essai, il aborde le racisme anti blanc, un sujet (volontairement ?) tabou qui a besoin de sortir de l'ombre.

La Rédaction

Bouge ! Le magazine d'un monde en action
Directrice de publication : Mariam Karamoko
Directrice de rédaction : Mariama Sene
La rédaction : Mariama Sene, Haby Niakaté, Mariam Karamoko
En couverture : Nathalie Lucas
Crédit photo : D.R
Conception graphique : Aurélie le Ménager

Contact : redaction@bougemag.fr
Publicité : pub@bougemag.fr
Partenariat : partenariat@bougemag.fr

- 4 # **En débat** # *L'emploi et les jeunes par la JCI*
- 5 # **Association** # *ADEAS* #
- 6 # **Prévention** # *Design tes gants*
- 8 # **Livres** # *Racisme anti-blanc, ne pas en parler : un déni de réalité*
- 12 # **Mode** # *Carnet de mode*
- 14 # **Rencontre** # *Nathalie Lucas, chorégraphe professionnelle*
- 18 # **Médias** # *L'islam de Respect Mag*
- 19 # **Vis mon job de** *Legal planner*
- 20 # **Théâtre** # *Apprentiscènes*



Jeunes et Emploi, le premier débat national de la JCI

Les jeunes chambres économiques locales dont la Jeune Chambre économique de Paris ont organisé le jeudi 24 mars 2011 un débat sur le thème de l'emploi et les jeunes. Cette rencontre rentre dans le cadre des objectifs de la JCI qui sont de contribuer à des changements positifs à travers différentes actions, dont des débats et réflexions, sur des enjeux majeurs.



De gauche à droite : Erwan Louyer, président de la Fédération des Jeunes Chambres en Ile-de-France, Geneviève Roy, vice-président de la CGPME en charge des affaires sociales, Eric Verhaeghe, ancien président de l'APEC, Danièle Baillet, directrice du centre de formation continue de la Sorbonne et Nicolas Renucci, président de la Jeune Chambre Economique de Paris, organisateur du débat.

Comment mettre en adéquation l'offre des compétences et les besoins actuels et futurs de l'entreprise : c'est la thématique choisie par la JCI de Paris parmi toutes celles proposées dans le cadre de ce débat. Côté intervenants, étaient entre autres présents : Danielle Baillet, directrice de formation continue à la Sorbonne, Geneviève Roy vice-présidente de la CGPME et Eric Verhaeghe ancien président de l'association pour l'emploi des cadres (APEC).

« Ne pas confondre diplômés et compétences »

Mettre l'accent sur les compétences est l'une des solutions envisagées par Eric Verhaeghe. « L'éducation nationale privilégie le savoir au détriment du développement des compétences ». Selon l'auteur de l'essai Jusqu'ici tout va bien (éditons Jacob-Duvernet), il faudrait revoir la place accordée aux compétences dans le système éducatif. Danielle Baillet remarque un « manque d'audace » auprès des jeunes, « Les entreprises ont besoin

de collaborateurs qui s'adaptent rapidement et qui osent » souligne Geneviève Roy, en resituant leur **« Les entreprises ne sont pas là pour faire de l'insertion »**

objectif premier qui est de créer de la richesse. Les entreprises auraient besoin d'un environnement favorable pour créer des emplois (allègement administratif) mais ne peuvent pas à elles seules, résoudre le problème de l'emploi des jeunes. Aujourd'hui, les cursus ont besoin de s'adapter aux besoins industriels. Des pistes d'actions ont été proposées telles que valoriser les filières professionnelles qui recrutent et qui manquent de main-d'œuvre et introduire de manière générale l'alternance dans les filières y compris universitaires. Selon les différents intervenants, une révolution culturelle est nécessaire pour casser un système immobile et trop segmenté.

www.jcef.fr

Mariam Karamoko

Prix Aimé Césaire, la négritude à l'honneur

L'association ADEAS (Association des Étudiants Africains de la Sorbonne) initie la 2^e édition du Prix Aimé Césaire. Le concours rend ainsi hommage à l'œuvre poétique d'un des pères de la Négritude (mouvement qui a pour but de valoriser et promouvoir l'identité africaine ainsi que sa culture) et fervent défenseur de l'anticolonialisme, disparu le 17 Avril 2008.

L'écriture comme moyen de communication et d'expression, voilà l'objet de ce concours qui investit pour la 2^e année les collèges et lycées d'Ile de France. Le concours a pour but de faire la promotion de la langue française. Le thème de cette année est « Ma Terre », cela peut être en quelque vers, la définition d'une origine, racine, une appartenance, une passion. Les participants devront faire preuve d'une certaine maîtrise de la langue française, mais aussi laisser libre cours à leur imagination et inventivité autour du thème prédéfini. Les plumes étaient dans les starting block depuis le 1^{er} Février dernier et avaient jusqu'au 16 Mai, pour se distinguer dans l'art et la subtilité de manier le verbe. Née en 2002, l'association regroupe des étudiants de la Sorbonne de la diaspora mais aussi toute personne passionnée par le continent. L'ADEAS a pour objet de continuer à faire vivre la pensée panafricaine instruite en premier lieu par Césaire, Senghor et leurs autres compagnons de lutte. C'est au travers de manifestations culturelles et intellectuelles que l'association fait un réel travail de mémoire du « Soi noir » selon Senghor « La négritude est l'ensemble des valeurs de civilisation du monde noir telle qu'elles s'expriment dans la vie et dans les œuvres des Noirs » le but étant de valoriser et transmettre cet héritage. ADEAS a également pour vocation de jouer un rôle de « tuteur » en proposant un accompagnement visant à faciliter l'installation des étudiants venus de l'extérieur et leurs proposent notamment un accompagnement dans leurs démarches d'hébergement, et à faire valoir leurs droits juridique et de protection sociale. L'association garantit leurs représentations auprès des autorités afin d'améliorer leurs conditions de vie.

La remise de prix aura lieu le 04 Juin 2011 à la Sorbonne et récompensera les 5 meilleures proses qui gagneront de nombreux lots et une parution sur le site officiel de l'association. Cette cérémonie rendra également hommage au poète récemment disparu Edouard Glissant (décédé le 03 Février

dernier, à l'origine du concept de l'Antillanité, de la Créolisation et du « Tout Monde », mouvement qui puise son identité dans de multiples cultures et promeut l'interculturalité). « Lumières Noires », qui met à l'honneur les coulisses et le déroulement du Premier Congrès des Écrivains et Artistes Noirs, en Septembre 1956 à la Sorbonne sera diffusé. Cette tribune à visée culturo-politique organisée par Alioune Diop (fondateur de Présence Africaine), célèbre la culture et la civilisation nègre, mais aussi le moyen d'élever et d'unir leurs voix contre la ségrégation et le colonialisme. Le film retrace l'événement enrichi des



témoignages des participants, avec Aimé Césaire, Alioune Diop, James Baldwin, Amadou Hampaté Ba, Senghor entre autres. Malgré la controverse des autorités de l'époque, qui séance tenante ont tenté de torpiller et dénigrer l'événement. Cette rencontre historique scellera le début de l'émancipation africaine, 10 ans plus tard se tiendra le 1^{er} Festival Mondial des Arts Nègres, dont la 3^e édition a été célébré au Sénégal en Décembre dernier. L'Association Des Étudiants Africains de la Sorbonne, organise tout au long de l'année des débats, projections pour transmettre l'héritage initié par ces précurseurs de la pensée panafricaine, pour une unité du monde africain. Mais aussi de faire découvrir, leur apport culturel à travers l'immense œuvre laissé, dans un esprit fraternel et amical.

Mariama Sene

Dessine-moi tes gants !

« *Design tes gants* »... et porte les à l'avenir. Cela pourrait être la suite du thème donné au concours européen du design, destiné à inciter les jeunes à s'équiper en moto et scooter.

Pendant que certains préfèrent choquer pour mieux toucher, Voiture & Co, une association de prévention sur les risques du cocktail alcool /psychotropes/ route, joue la carte du fun et de la créativité à travers un concours permettant aux jeunes de dessiner l'équipement de leurs rêves. Lancé le 16 mars dans le cadre de la deuxième édition du concours européen du design, les gants sont l'équipement à relooker pour 2011. Hakima, 24 ans, et Omar, 23 ans roulent en scooter et ne portent des gants qu'en hiver ou en fonction du froid. Sanela, 22 ans, les a toujours avec elle pour protéger ses mains. Alain lui s'abstient d'en mettre car « Le climat est tropical et il fait trop chaud ». Pourtant une protection efficace passe par un équipement complet, alors qu'aujourd'hui, seul le port du casque reste obligatoire dans les 27 pays européens.

« Protégez-vous » tel est le message du parrain Yacouba Galle, designer et journaliste moto, qui suit pour la deuxième année consécutive le concours. L'objectif de Voiture & Co est d'impliquer les jeunes dans la sécurité routière en leur proposant d'être actif. « L'association s'attache au fait que ce sont des jeunes qui parlent à d'autres jeunes » explique Rozenn Mahé chargée de communication.



Lucie Pelletier, gagnante de l'édition 2010 «Design ton casque» © Voiture & Co

L'année dernière, le concours portait sur le casque intégral de moto/scooter. 116 candidatures complètes en provenance d'une vingtaine de pays majoritairement Européens ont été reçues. C'est Lucie Pelletier, une jeune française de 21 ans qui remporta la première place avec un casque au style hawaïen. Dix affiches seront sélectionnées par le jury pour ensuite laisser place au vote du public qui élira les cinq gagnants. Ces derniers repartiront avec les gants qu'ils auront dessinés. Sensibiliser sans utiliser un discours moralisateur tel est le moyen d'action qui semble selon les membres de l'association attirer les jeunes. « Même s'ils ne pensent qu'au côté super créatif, ils se retrouvent plus ou

moins en face du message préventif » souligne Rozenn Mahé. Le risque d'accident en scooter est 17 fois supérieur qu'en voiture*. L'accident de cyclomoteur est la première cause de mortalité et de blessure des 14-17 ans. « En les impliquant dans cette démarche, le message passe inconsciemment et ne reste pas seulement au stade du rêve ». Les futurs candidats ont jusqu'au 31 mai pour déposer leurs créations. D'ici là, même en moto ou scooter, roulons bien et sortons couverts.

*Source : Le site de l'association Prévention Routière

www.voitureandco.com
www.concours europeen-dudesign.com

Mariam Karamoko

5000€
de cadeaux à gagner!

Pour que
sécurité
rime avec
stylé,
design tes gants
de moto ou de scooter!

CONCOURS EUROPEEN DU DESIGN
ORGANISE PAR
Véture 2011
2^{ème} édition



Du 1er mars au 31 mai 2011

Rends-toi sur :
www.designtesgants.com
Dessine les gants que TU rêverais de porter
et gagne peut-être de nombreux cadeaux!

Notre parrain

YACOUBA GALLE
Designer et
Journaliste Moto



Le racisme anti-blanc, un tabou ?

Tarik Yildiz, « Essayiste », « Sociologue ».

Ces nouvelles étiquettes, il s'en accommode naturellement, presque aisément... Il faut dire que son entrée sur la scène sociologico-politico-médiatique a été plus que remarquée. Doctorant en sociologie, son livre a créé le buzz. Et pour cause, tous les ingrédients étaient réunis ! Un titre provoquant : « Le Racisme anti-blanc - Ne pas en parler : un déni de réalité », un contexte français générale surchauffé depuis des mois par les « débats » sur l'islam et l'immigration. Mais surtout, un auteur au profil inattendu : 25 ans, jeune diplômé de Sciences-Po Paris, français dont les parents sont originaires de Turquie et habitant de banlieue parisienne. Voilà pour la forme.

Qu'en est-il du fond ? Au-delà du buzz et des raccourcis journalistiques, quels sont les véritables messages et motivations du jeune chercheur ? Interview.

Bouge ! : Publier un livre sur le « racisme anti-blanc », dans le contexte actuel, n'est pas anodin, ni un hasard. Pourquoi avoir choisi ce thème ?

Tarik Yildiz : Le racisme anti-français de souche, est un phénomène que j'ai moi-même constaté, notamment pendant mes années collège et lycée. Cela m'a toujours intéressé et je me suis dit, que peu de personnes en parlaient et que lorsque le sujet était abordé, il l'était toujours par les extrêmes. J'ai ensuite proposé un article au site Terre d'Avenir et au Bondy Blog. Lorsque j'ai vu la masse de réactions suscitée et de commentaires confirmant ce sentiment de deux poids deux mesures, je me suis dit : pourquoi ne pas aller plus loin ? J'ai donc regroupé tous les témoignages que

« Pour la plupart des gens et ceux qui n'habitent pas en banlieue en particulier, penser au racisme anti-blanc est contre-intuitif, voir même illogique... »

j'avais recueillis au fur et à mesure, et gardés dans un coin, pour en faire un recueil. Tout a véritablement commencé en septembre/octobre 2010. Le livre a été publié fin 2010, nous n'étions pas encore dans cette

polémique et le débat sur l'identité nationale s'était arrêté quelques mois plus tôt. C'est donc plutôt un concours de circonstances. Et je ne vais pas être hypocrite, si ce débat fait parler de mon livre, cela ne me dérange pas. Le plus important, c'est ce qui est dit. Mais ma démarche n'est pas du tout liée au débat actuel sur l'islam et mon but n'a jamais été de surfer sur ce dernier.

Mais la maison d'édition (Les Editions du Puits de Roulle), elle, y a peut-être vu un joli coup éditorial ?

C'est moi qui l'ai démarché. Fin novembre, j'envoie vraiment par hasard mon recueil à une maison d'édition peu connue, sur laquelle j'étais tombé sur internet et dont je trouvais la ligne éditoriale originale. Le lendemain ou le jour même, je ne sais plus, l'éditrice m'appelle et me dit qu'elle l'a trouvé intéressant. Vu sa réactivité, je n'ai quasiment pu le proposer à personne d'autre. Et tout est parti de là....

Avez-vous été surpris par l'ampleur de la couverture médiatique dont votre essai a fait l'objet ? Pour un premier essai, de 60 pages, c'est plutôt pas mal...



© DR

Le plus surprenant c'est qu'il s'agit d'une modeste maison d'édition, peu exposée, qui n'a pas du tout les mêmes moyens que les mastodontes du secteur. Les gens vont d'eux-mêmes, chercher le livre dans les librairies et c'est ce qui m'étonne le plus. Je savais qu'il allait plaire dans certains milieux, chez ceux qui se sentent délaissés par exemple, mais pas à ce point. Sachant qu'au début (ce n'est plus le cas heureusement) certains libraires étaient réticents à le commander car la maison d'édition était trop petite. J'espère d'ailleurs que cette dernière va s'agrandir, par ce qu'elle le mérite vraiment.

Est-ce le thème abordé ou plutôt le fait que ce soit « vous » qui en parlez, qui explique le succès médiatique du livre ? Les deux. C'est vrai. Mais j'espère que l'on ne va pas résumer ma démarche à cela. Je préfère qu'on mette l'accent sur le contenu. Penser que mon seul profil explique le fait que l'on parle de mon livre dans les médias, n'est valable que jusqu'à un certain point, après ça ne suffit plus. J'ose espérer que ce qui sera retenu est surtout la manière dépassionnée, modérée, d'aborder le thème. Mon but était vraiment utiliser des témoignages pertinents pour apporter un éclairage sur ce phénomène.

N'avez-vous pas eu peur de la récupération politique qui pouvait être faite de votre essai, notamment par l'extrême droite ou des sites racistes par exemple... ?

Je n'ai pas envie de me définir par rapport au Front National et encore moins aux sites racistes. Je ne veux pas me dire à chaque fois que je fais ou dis quelque chose, que tel site ou parti va réagir ainsi et donc m'autocensurer. Ce serait leur donner trop d'importance. Et puis la récupération par le FN n'est pas un argument. Il faut sortir de cette logique, ce n'est pas en fermant les yeux que l'on règle les problèmes.

Qu'est-ce qu'il faut comprendre en priorité avec ce recueil de témoignages ?

Ce qui ressort bien dans le livre, c'est que l'hostilité envers tout ce qui est français de souche est due, en grande partie, à l'effet de groupe et au rapport de force. On insulte celui qui est en minorité, seul. Ce n'est donc pas surprenant que les pires années, soient celles du collège. Attention, je ne décris pas non plus une jungle. Le rapport de force entre élèves existe aussi dans les beaux quartiers, simple-

ment ils y ont plus de limites, de cadres. Dire comme certains, qu'il y a une idéologie derrière, ne reflète pas la réalité même s'il ne faut pas nier une certaine « haine » de la France. Mais d'un côté, c'est assez rassurant puisque cela indique une certaine réversibilité.

S'il n'existe pas d'idéologie derrière ce racisme anti-blanc, comment peut-on donc parler de véritable racisme ?

Il y a deux définitions du racisme. La première est celle de la hiérarchie des races, « scientifique », développée au 19ème siècle. La seconde s'est imposée avec le temps et désigne l'intolérance envers une personne, en raison de son appartenance réelle ou supposée à un groupe ou une ethnie. C'est cette dernière que j'utilise pour mon propos.

A qui est destiné ce livre ? Au premier abord, pas aux jeunes de banlieues, car vous décrivez un phénomène parmi tant d'autres, qu'ils vivent au quotidien ?

C'est vrai que beaucoup de personnes, ayant vécu en banlieue, ne vont pas forcément faire de grandes découvertes. Ils pourront par contre mesurer l'état du désespoir, dans lequel sont certains individus et leurs familles. C'est ce que j'ai moi-même pu constater en enquêtant. J'avais déjà vu des manifestations de ce racisme mais je n'avais pas conscience de l'ampleur des frustrations qu'elles provoquaient. Les victimes y pensent pendant des années, se sentent délaissées et ont un discours qu'il faut entendre, analyser. Quand on ne dit pas les choses, c'est pire, surtout sur le long terme. Pour la plupart des gens et ceux qui n'habitent pas en banlieue en particulier, penser au racisme anti-blanc est contre-intuitif, voir même illogique. Ils y apprendront donc sûrement quelque chose.

Quelles ont été les réactions autour de vous, de vos amis, votre famille ?

Après lecture, mes amis, collègues, anciens profs, de tous bords politiques étaient très contents de ce que j'avais fait. Certains m'ont dit, qu'en voyant le titre, ils avaient eu un peu peur. Toutefois, je l'assume, il n'y a rien de très choquant pour moi. Ce titre est fort mais a le mérite de dire les choses sans langue de bois. Dans l'ensemble, je suis plutôt satisfait des réactions. Les gens ont majoritairement compris ma démarche et c'est le plus important. Beaucoup de personnes qui vivent au quotidien ce phénomène, m'ont dit que je décrivais ce qu'ils constataient au quotidien.

Qu'en est-il des associations antiracistes ?

Nous avons fait la démarche de leur envoyer le livre, tout au début, mais pas de retours. On a souvent essayé de m'opposer à ces associations et je dois dire que personnellement, je n'en ai pas envie. Mais je pense qu'elles gagneraient à prendre plus en compte ces questions. J'ai eu par contre des échanges avec des militants de ces associations, notamment de SOS Racisme, qui sont intéressés et ont même évoqué l'idée d'une conférence.

Que l'on soit issu de banlieues difficiles ou non, après avoir lu le livre, on se dit « so... what ? », étant donné que vous vous arrêtez au stade du constat, de la description sans proposer de solution...

Ma démarche est claire dès le début, je ne prétends pas apporter des solutions ! Je fais un constat. C'est donc déjà une partie de l'analyse. D'autant plus que le constat a un intérêt propre, notamment lorsqu'il est contesté. Ce qui est le cas ici. Il y a des gens qui disent que ce que je décris est faux, que ça n'existe pas...



Mais si vous deviez quand même en proposer...

L'état doit être plus présent et sur deux fronts : il faut une autorité plus forte et une éducation tirée vers le haut. Un cas de racisme, doit être sanctionné comme tel, dès le début. Je parle bien entendu de sanctions mesurées, réfléchies, qui seraient aussi une manière de faire de la prévention et de dire que la société n'accepte pas ces actes.

Un second ouvrage pourrait-il être utile pour nous exposer tout ça ?

Pourquoi pas ? Mais cela appelle surtout au débat. J'ai envie que les gens, les politiques, lisent ce que se passe et s'approprient enfin le sujet.

Créer plus de mixité sociale pourrait-elle être une solution? Les gens sont into-

lérants parce que finalement ils ne se connaissent pas tant que ça...

Il est difficile de créer une mixité sociale car vous ne pouvez forcer les gens à se mélanger. Les gens se sauvent des banlieues difficiles, à cause de l'insécurité, de la délinquance, du niveau lamentable de certaines écoles et du racisme anti-français, c'est légitime. Donc si l'on règle ces problèmes, il y a une chance de voir revenir ces personnes ou de voir rester ces enfants de banlieues ayant réussi et qui logiquement s'en vont dès qu'ils le peuvent. Un seul exemple : l'école. Il faut tout faire pour en avoir une de qualité, notamment à travers des groupes de niveau, sans laisser tomber les élèves les plus faibles et pour que le but à atteindre pour tous soit l'excellence. Sans vouloir employer de grands mots, je pense qu'il y a une sorte de démission de l'état sur ce sujet comme sur celle de l'autorité.

<http://livre.fnac.com/a3409020/Tarik-Yildiz-Le-racisme-anti-blanc-ne-pas-en-parler>

Extrait du livre

« Au collège, il y a beaucoup de violence. Mais si tu es français de souche, alors cette violence est plus souvent dirigée contre toi. » Guillaume est élève dans un collège ZEP de Pierrefitte-sur-Seine. Il se plaint de l'intolérance de certains de ses camarades qui, dit-il, manifestent une agressivité envers lui en raison de son appartenance à « l'ethnie française ». Maintenant qu'il est en troisième, il dit être moins victime de violence verbale que dans les classes précédentes : « Je n'ai pas tellement vécu ce racisme lorsque j'étais en primaire même si c'est déjà arrivé. Mais dès mon entrée en sixième, j'y ai tout de suite été confronté, presque quotidiennement ! »

Haby Niakaté

Carnet de mode, le coup de pouce de luxe

Soutenir les jeunes créateurs est maintenant possible grâce à Carnet de mode, un site où les acheteurs sont également des investisseurs.

Démocratiser l'univers du luxe en donnant de la visibilité à de jeunes créateurs en herbe, c'est le défi que relève Arbia Smiti, 27 ans, avec Carnet de mode, une nouvelle plateforme où le public fait sa mode. Diplômée en master en marketing et communication à l'ESCP de Paris, cette fan de grands créateurs à forte renommée, tel que Stella Mc Cartney, Phoebe Philo ou encore Christian Lacroix, a toujours été fasciné par le monde de luxe. C'est lors du dernier défilé de Christian Lacroix qu'Arbia, décide d'apporter sa pierre dans l'industrie du luxe et de la mode. « A la télévision, une jeune fille en pleurs désespérait d'assister à la chute du géant. 'Si on pouvait faire quelque chose, tous l'aider... C'est en murissant cette réflexion que j'ai décidé de lancer 'Carnet de mode'» confie-t-elle dans Paris Match. Shopping personnel, dernières tendances de mode, coup de foudre pour une pièce ou un accessoire, histoire d'un créateur et son univers, Carnet de mode qui n'était alors qu'un blog, prend un autre envol avec l'agence de stylisme Frog Agency.





© CDM

Le « my major company » de la mode

Lancé officiellement le 12 janvier lors de la remise de prix du concours « Belle de jour », Carnet de mode permet aux internautes de soutenir et d'investir sur des pièces de créateur par le shopping.

« J'ai essayé de me lancer dans un projet qui allie ma passion à mon expérience ». Des modèles de prêt-à-porter féminin que l'on peut précommander avec une remise jusqu'à 40% sur le prix de lancement de chaque article. La pièce choisie passe à la

production lorsqu'elle atteint un minimum de 100 précommandes. « On détermine un quota avec les fabricants pour s'assurer surtout du succès du modèle avant sa production ». Acheteuse prêt-à-porter pendant 8 mois, Arbia présente sur son site un style haut de gamme avec une fabrication française ou européenne de grande qualité. « Nous recherchons un univers unique et branché, une collection autour d'un thème cohérent ». Dentelle et Macarons, Is not dead, Anaëlle Péridot (No) Smoking sont les marques inscrites sur le carnet. Sam Attyé, 22 ans, crée la marque Simoné Sauvage, en proposant une déclinaison du tablier à travers une collection plurielle. Né à Dakar d'origine libanaise, Sam qui a suivie des études à Paris habille les femmes rebelles et les femmes qui s'affirment. Une boutique est en ligne depuis mi-février, où l'on retrouve des accessoires haut de gamme (foulards en soie, sac à main, bijoux) et prochainement les pièces de prêt-à-porter produites suite aux précommandes faites par les acheteurs. Ils bénéficieront d'un retour sur investissement sur les recettes de la vente de la pièce qu'ils ont précommandée. Une plateforme participative so glam so chic qui fait des fashionis-

www.carnetdemode.com

Mariam Karamoko

Nathalie Lucas : une chorégraphe (de) star !

Porte de Versailles, à deux pas du Palais des Sports. C'est là, à la terrasse ensoleillée d'un café que le rendez-vous à été pris. Vite, la demoiselle n'a pas beaucoup de temps ! Les répétitions du spectacle de Florence Foresti vont bientôt commencer. Avant de collaborer avec l'humoriste, ce petit bout de femme de 28 ans, avait déjà été chorégraphe de Jena Lee, Shy'm, Tony Parker et danseuse de Leslie, Christophe Willem et M. Pokora, pour ne citer qu'eux. Entrons sans plus tarder dans le vif du sujet, avec une jeune femme dont l'énergie n'a d'égale que son cv à rallonge. Histoire de découvrir une forte personnalité et un parcours atypique dans un art de plus en plus à la mode, la danse. Et de, pourquoi pas, susciter quelques vocations.

Bouge! : Pouvez-vous nous raconter votre parcours ? Comment passe t-on d'Ambilly, votre ville de naissance, à Paris, où vous êtes aujourd'hui une chorégraphe connue ?

Nathalie Lucas : Je suis née à Ambilly et mes parents ont déménagé quand j'avais 5 ans à Valence, dans la Drôme. J'ai commencé la danse à 8 ans, ce qui assez tard pour une danseuse. D'abord le classique, puis le jazz et enfin le Hip Hop, que j'ai découvert progressivement en tant que fan de Michael Jackson. A 18 ans, j'ai passé une audition pour une compagnie professionnelle qui recherchait des amateurs en hip hop. J'ai été prise et par la suite les directeurs de cette compagnie ont proposé de me prendre en temps que professionnelle, sur un autre projet. Ce que j'ai accepté. J'ai néanmoins et en parallèle, continué mes études, passé mon bac et eu un DEUG de droit. A la fin de ce dernier, je suis restée un an en compagnie et j'ai dit à mes parents : « Je vais arrêter et tenter ma chance sur Paris ». J'avais 21 ans.

Comment ont réagi vos parents ?

Ma mère était assez déçue par ce que depuis toute petite, j'étais bonne élève à l'école. Elle ne comprenait pas trop pourquoi j'arrêtais. Je crois qu'elle avait un peu peur... Avec le recul, je trouve cette réaction plutôt normale. Néanmoins, nous avons un deal : si en trois ans, je n'arrivais toujours pas à vivre de ma passion, c'était retour au bercail ! Mon père, lui, a été plus cool à ce niveau là et m'a dit de tenter le coup.

Donc vous montez à Paris et ... ?

J'arrive à Paris, toute seule. Mais j'ai la chance d'avoir mon père qui habite en banlieue parisienne, aux Mureaux, et qui m'héberge. Ce qui m'a permis de ne pas avoir à bosser dans un fast food pour payer un loyer. J'enseignais la danse depuis l'âge de 17 ans et avant de m'installer dans la capitale, j'avais cherché des écoles dans lesquelles donner des cours. Du coup, j'ai pu gagner un peu d'argent et me payer des cours. Une quinzaine par semaine pour me remettre à niveau.

Vous n'avez jamais fait « d'école » de danse ?

Aucune. Je ne suis pas contre les écoles de danse, c'est juste que la plupart du temps, elles formatent les danseurs, sans développer leurs sensibilités artistiques. Il faut cependant dire que les techniques et bases que l'on y apprend sont essentielles. Ne pas faire d'école, cela veut aussi dire qu'il faut se lever toute seule le matin et se motiver. Il fallait que je prenne tous les matins la voiture pour faire Les Muraux-Paris, donner et suivre mes cours de barre au sol, de jazz ou encore de Hip Hop.

Avez-vous eu durant cette période des périodes de découragements ?

Oui, surtout au début ! Je passais plein d'auditions et je n'étais jamais retenue. Au-delà du niveau, il y a aussi des critères physiques, de look qui entrent en compte. On se demande



© DR

si on correspond et on se pose des questions. Quand on est comme moi, quelqu'un de très timide à la base, on peut paraître assez froid. Du coup, en audition, on ne donne pas forcément envie de travailler avec soi. Il faut donc tout travailler la danse, la technique mais aussi l'apparence et la personnalité. A une période, je passais beaucoup d'auditions Hip Hop ou new style et on me disait soit que j'étais trop rock, soit que je ne correspondais pas aux attentes, ou que j'avais les cheveux trop courts. Sans compter le nombre de fois où l'on m'a dit que j'étais trop petite ou trop ronde !

Pourquoi ? Quelle taille faites-vous ?

Je fais 1m57. Mais au final cela m'a servi, par ce que lorsque j'ai dansé pour Leslie, l'un des critères de sélection était justement la petite taille. C'est donc à double tranchant....

Vous êtes aujourd'hui chorégraphe, danseuse, et professeur. Trois casquettes bien évidemment liées, mais laquelle préférez-vous ?

Je les mets toutes au même plan, car je les aime toutes et surtout j'ai besoin des trois. Donner des cours m'épanouit, m'enrichit puisque c'est le contact direct avec les gens. Quand on est danseuse, on est dans le style de quelqu'un d'autre, ce qui est agréable et surtout, on est sur scène. Le métier de chorégraphe, c'est encore autre chose, il faut travailler avec des contraintes. Le côté challenge y est constant. Ces trois casquettes, je les soigne toutes puisqu'en vieillissant, certaines vont disparaître, notamment celle de danseuse.

On sent un peu d'appréhension dans votre voix. Vous pensez déjà à cette période où il faudra arrêter le métier de danseuse ?

Oui j'y pense. J'ai bientôt 29 ans et je sais qu'un jour cela va s'arrêter, que la télé par exemple va s'arrêter. Ce n'est pas grave par ce que j'ai les pieds sur terre mais j'ai envie de danser un maximum, tant que je peux.

Vous avez donc été danseuse et/ou chorégraphe de Shym, Tony Parker, Michael Youn, Beatrice Luengo, M Pkora, Jena Lee, Leslie... Parmi ces collaborations, quelle est celle qui vous a marquée ?

Ma première prestation télé en tant que danseuse de Leslie et Amine. Ensuite, j'ai vécu une superbe expérience, très formatrice, avec Ilona, notamment par le nombre de plateaux télé où nous sommes passées. La collaboration avec Tony Parker, a elle aussi été spéciale, tout simplement par ce que c'était mon premier plan de chorégraphie. D'autant plus que Tony est quelqu'un de très cool, avec un fort esprit d'équipe.

Est-ce qu'il y en a, au contraire, qui vous ont déçu ?

Non pas vraiment. On travaille avec des artistes et pour chaque collaboration, il y a des hauts et des bas. Les artistes sont comme tout le monde, avec leurs sentiments, leurs humeurs. Sauf qu'eux, sont exposés et doivent faire constamment attention à leur image. En tant que danseurs on peut se sentir un peu pris de haut parfois, mais ça s'explique souvent par ce que la personne était tendue à ce moment-là par exemple.

« Les gens pensent que c'est facile de danser, qu'il suffit de prendre un cours et hop ! Ce n'est pas un milieu aussi pailleté que l'on croit, il faut se battre tous les jours. »

Comment vit-on le fait d'être dans l'ombre de ces artistes ? N'a-t-on pas envie parfois d'attirer un peu plus les flashes, les médias ?

Tant que je fais ce que j'aime et que je suis épanouie, cela ne me dérange pas. Je ne cherche pas à être connue, ça ne m'intéresse pas. On me reconnaît parfois dans la rue et ça me fait plaisir par ce que je me dis que mon travail plaît mais ça ne change pas grand-chose à ma vie.... Cependant, il est vrai que nous, danseurs et chorégraphes, aimerions parfois un peu plus de reconnaissance, qu'elle soit médiatique

ou non. Je trouve dommage que les gens ne s'intéressent pas d'avantage à ce qu'il se passe derrière les clips ou spectacles. Il faut aussi prendre en compte une spécificité de la culture française, qui fait que la danse n'est pas aussi reconnue qu'aux USA par exemple. Là-bas, les chorégraphes sont vraiment reconnus, avec des cérémonies, récompenses et émissions qui leurs sont consacrées.

En parlant d'émission, qu'avez-vous pensé de l'émission « Danse avec les stars » ? Est-ce que vous avez été approchée pour y participer ?

On m'avait contacté indirectement, en me demandant si je connaissais des gens ou si je voulais y participer. Je n'ai pas refusé c'est simplement que je ne fais ni de danse à deux, ni de danse de salon. Et je n'ai pas voulu mentir. Je dois avouer que je n'ai pas eu le temps de regarder l'émission. M Pokora qui est un ami, y a participé, donc j'ai suivi tout cela à travers lui, mais de loin. Le concept n'est pas mal cela dit, sauf qu'encore une fois, on ne parle pas que de danse et de danseurs, on a besoin d'y ajouter d'autres artistes, comme des comédiens, chanteurs ou même des sportifs.

Quel est votre rêve plus grand rêve aujourd'hui ?

J'aimerais faire une tournée avec un artiste, chorégraphe des concerts. Mais mon rêve absolu serait de jouer dans un film sur la danse, à la Flash Dance !

Est-ce qu'il y a des artistes, des idoles avec qui vous rêveriez de travailler ?

Je n'ai pas vraiment eu d'idoles, à part Michael Jackson. Mais bien évidemment si Christina Aguilera m'appelle, j'irai en courant ! Je n'ai jamais trop eu côté « fan » ou eu envie d'être quelqu'un d'autre. Bien au contraire, j'ai toujours voulu construire mon propre parcours. Il y a quand même eu des personnes impor-

tantes sur ma route. Mon premier professeur de danse, Miriam Eynard, m'a réellement inspirée, poussée et transmis le goût pour le show, le cabaret, l'importance de rester femme même dans un univers comme le hip hop qui a tendance à se masculiniser. Il y a aussi des gens dont j'admire le travail comme Hakim Gorab, Zack Reece (chorégraphe actuel de X Factor) ou encore Sofia Boutella.

Quels sont vos projets à moyen/long terme ?

Je suis passée dans l'émission « Incroyable talent », il y a un an, avec Baby Doll, mon personnage Burlesque et j'aimerais construire un spectacle autour d'elle et pourquoi pas, ouvrir plus tard un cabaret moderne.

Quels conseils donneriez-vous aujourd'hui à des jeunes filles qui ont envie, comme vous, d'embrasser une carrière de danseuse ou chorégraphe ?

Beaucoup de gens me posent cette question, particulièrement sur Facebook. Parfois, la façon dont la question est posée m'énerve. On me demande souvent : « Comment tu as fait pour être connue, pour danser avec des stars ? » ou même si j'ai des conseils pour entrer dans le showbiz ! Agacée, j'ai répondu une fois : il y a deux solutions. Soit tu deviens « michetonneuse », en ciblant notamment les footballeurs et tu peux avoir ta photo partout... Soit tu veux vraiment être danseuse et là il faut avant tout avoir la niaque, être plus que passionnée. Les gens ne se rendent généralement pas compte et pensent que c'est facile de danser, qu'il suffit de prendre un cours et hop ! Ce n'est pas un milieu aussi pailleté que l'on croit, il faut se battre tous les jours, bosser, avoir un mental d'acier et la tête sur les épaules. Je leur dirais aussi qu'actuellement, il y a de moins en moins de travail, et que c'est plus dur de vivre de cette passion aujourd'hui. Par conséquent, mieux vaut être polyvalent, à la fois dans le style et les casquettes.

Haby Niakaté

Ousmane Ndiaye, journaliste à Respect Mag, « Défendre l'image de l'islam est aussi un acte citoyen »

« Non au débat- procès contre l'islam ». Voici la troisième pétition lancée le 24 mars par le site et trimestriel Respect Mag et le Nouvel Observateur qui s'oppose au débat de l'UMP sur la laïcité. Après « l'Islam bafoué par les terroristes », « Musulmans citoyens pour les droits des femmes », Respect mag continue de réfuter les amalgames autour de l'Islam, deuxième religion en France. Ousmane Ndiaye, journaliste à Respect Mag et initiateur des appels, explique la conviction et détermination de l'équipe à continuer ce combat.

Bouge! : Dans quel contexte avez-vous décidé de lancer la première pétition ?

Ousmane Ndiaye : Nous avons été très touchés par les massacres commis en Orient et outrés par cet amalgame entre l'islam et terrorisme. Nous avons perçu cela comme une agression, un rapt d'une identité. L'islam est une composante de ma citoyenneté que l'on conteste et c'est normal que je la défende. Je revendique les choses non parce que je suis musulman mais parce que je suis un citoyen.

La communauté française musulmane a-t-elle de besoin de se rassembler pour créer une sorte d'union face à ce genre de d'amalgame ? Quelle image Respect Mag souhaite-t-il donner à l'Islam ?

Nous sommes un magazine militant et ce que nous faisons aujourd'hui c'est un travail de déconstruction autour de l'islam, sur les mots, les sujets. Nous avons réalisé un numéro sur les musulmans de France et cela n'a pas été suffisant. Nous avons besoin d'une prise de parole afin de faire entendre notre voix sur des débats qui se font sur nous mais sans nous. Le but de ces appels est de parler aux français musulmans ainsi qu'à la communauté internationale.

En lançant ses différentes pétitions, peut-on dire que le magazine a fait preuve d'audace en s'engageant sur un thème à polémique comme l'islam ou au contraire qu'il a tout simplement agit en fonction des valeurs qu'il souhaite transmettre ?

Le combat ne doit pas être mené que par la minorité visée. Respect magazine reflète nos convictions personnelles, c'est pour cela que nous combattons pour des valeurs démocratiques et républicaines. En tant que journal qui combat l'exclusion, la xénophobie, il était logique que nous nous engagions dans ce genre de cause. L'islamophobie, qui est en train de gagner du terrain, rentre dans cette approche et il faut être sur ce front-là.

Le site Islam de France a qualifié votre première mobilisation de « rassemblement blingbling ». Un autre auteur a souligné le fait que ce premier appel intitulé « l'islam bafoué par les terroristes » coïncidait avec l'appel d'un député UMP qui invitait les musulmans de France à dénoncer les massacres d'Orient. Ne craignez-vous pas que l'image du magazine prête à confusion, ou qu'il soit stigmatisé. Qu'on le qualifie par exemple de pro-musulman ou d'anti UMP? Nous avons lancé cet appel bien avant que le député s'exprime et au sein de l'équipe, les avis étaient partagés pour continuer cette initiative. Il faut sortir du « qu'en dira-t-on » et ayons notre propre discours. Je n'ai pas cette crainte car ce pays à l'obsession des cases. C'est juste de la paresse. Je pense qu'il faut créer des transversalités. Nous sommes à la fois un magazine pro-musulman et pro-gay aussi (sourire). On réussit à faire preuve de pluralisme et de diversité et cela me rassure.

Martine Aubry et Laurent Fabius ont retiré leur signature sur la pétition contre le débat procès sur l'Islam, du fait que Tariq Ramadan soit également signataire...

J'ai trouvé cela maladroit et assez ridicule. Quand on signe, on s'engage sur des idées. Lorsqu'on essaie de poser des problèmes de fond, on a pour but de rassembler et non de faire de l'exclusion.

Que reprochez-vous au débat lancé par l'UMP ?

Ce n'est pas un débat ! On n'attend pas la fin du mandat pour débattre. On ne peut pas faire un débat contre quelque chose, c'est contre-républicain et ce n'est pas de la liberté d'expression parce que même la liberté d'expression a des limites. La constitution de ce pays est remise en cause avec cette instrumentalisation de l'islam présentée sous la forme d'un débat. Il faut le retirer, il y va de l'honneur de ce pays

Mariam Karamoko

Vis mon job de legal planner

Des entreprises spécialisées dans l'organisation de mariage, appelées wedding planner, gèrent de A à Z le plus beau jour de la vie d'une personne. Pourquoi ne pas utiliser ce système dans le domaine juridique afin de rendre le droit accessible à une plus large population ? Voici le legal planner, un nouveau concept aux origines US implanté en France par Nabela Aïssaoui.

Nabela Aïssaoui, 32 ans a créé la première conciergerie juridique en Île de France dont le siège se trouve à Courbevoie. Le legal planner ou conseiller juridique informe, conseille, accompagne les entreprises et particuliers dans tous leurs litiges. Le service est gratuit pour les salariés et financé par le comité d'entreprise. « Je traite généralement trois types de litiges dans les entreprises : droit des contrats, droit du travail et les impayés » explique t-elle. « Pour les particuliers, ça peut être des problèmes liés à des achats sur Internet, au logement, etc. ». Depuis 1991, cette fonction est rattachée au métier d'avocat et n'est plus reconnue comme une profession en tant que telle. La mission de cette conseillère juridique est d'intervenir en cas de litige du début à la fin pour trouver des solutions à l'amiable. Elle reçoit des documents de la part des clients pour éviter une mauvaise expertise et lorsque le problème est plus compliqué, le dossier est transféré à un avocat. En contact direct avec ses clients, le rôle du legal planner relève à la fois du juridique et de l'assistanat. « Je suis une sorte d'assistance sociale avec des compétences juridique et une expérience sur le terrain ». En effet, la jeune franco-algérienne se déplace souvent pour rencontrer ses clients ou effectuer leurs démarches administratives, telles que des dépôts de dossier, la rencontre avec les acteurs mis en cause. « Les centres des impôts me connaissent. Ils ne me supportent

plus » déclare-t-elle le sourire aux lèvres. Mantes la Jolie, la ville qui l'a vu grandir et qui lui a aussi transmis cette fibre entrepreneuriale, malgré les clichés qui l'entache, grâce un petit groupe de jeunes entrepreneurs mantais « C'est en banlieue que j'ai vécu mes meilleures expériences. Mon début de réussite je le dois à Mantes la jolie. ». Cela ne fait pas de cette juriste de formation une cendrillon du ghetto ; un portrait que certains médias seraient tentés d'utiliser. « J'ai déjà refusé des interviews car on me demandait de poser au pied d'une tour » confie Nabela. Juriste dans un grand groupe, Nabela n'hésite pas à quitter son poste pour se lancer dans une autre aventure : l'entrepreneuriat. Et c'est parti pour un an d'étude à HEC grâce au concours Nos quartiers ont des Talents. Prix de l'entrepreneuse 2009, Nabela monte sa propre boîte et s'épanouie professionnellement en rendant accessible le droit. Un travail de proximité qui demande de l'écoute et surtout de la disponibilité. « Un soir, j'ai reçu un message à 23h. J'ai quand même répondu car je voulais que le client se sente rassuré ». explique-t-elle « Je défends le dossier comme si c'était le mien ». Quitte à réaliser par exemple un joli tableau Excel sur une période de cinq ans pour convaincre une banque et rendre justice à l'une de ses clientes. Et pour cela, Nabela installe un climat de confiance et adapte le service à la personnalité du client. « Ce métier c'est surtout du lien social ».

Mariam Karamoko

Quand le théâtre prend un coup d'jeune.

Apprentiscènes 2011 ou le théâtre pour valoriser la formation professionnelle, un projet signé La région Ile de France. Depuis novembre 2010, 600 élèves apprentis ont répété et créé un sketch durant quatre mois, avec l'aide d'un metteur en scène afin d'illustrer l'apprentissage. Métiers du transport, du social ou de la mécanique, le programme de la 5ème édition est riche et diversifié en thèmes, formations et talents en devenir.

Un parterre de fleurs, trois jeunes garçons en tee-shirt parle d'amour. L'amour de la boucherie. « On l'a dans le sang et dans les tripes, et quand une cliente me demande si j'ai du cœur, je lui réponds oui, j'en ai même deux ». Du romantisme et de l'art, le trio a su manier les mots pour présenter le métier de boucher. Un décor, du son, des costumes, toutes les conditions ont été réunies pour que ces apprentis devenus comédiens le temps d'une soirée, puissent réaliser

au mieux leurs prestations devant leurs écoles, leurs amis, leurs familles. Lors de chaque représentation, les membres du jury devaient sélectionner deux équipes pour la finale qui s'est déroulée le 8 avril. Les prix ont été remis aux 3 meilleures équipes par un jury de professionnels, parrainé par le comédien Dominique Pinon, en la présence des humoristes Omar et Fred ainsi que de l'imitateur Didier Gustin. On brise les clichés ou préjugés les origines sociales, pour montrer, en

plus d'une bonne mise en scène, un travail d'équipe et surtout des valeurs. Fabien Louvel, fait partie des groupes sélectionnés par le jury le 31 mars. C'est la première fois qu'il monte sur les planches, « Avant je trouvais le théâtre ennuyeux ». Pourtant il n'hésite pas à intégrer le groupe des futurs apprentis comédiens. Après sa prestation qui a aussi bien séduit les membres du jury que le public, il en garde une bonne expérience. « Ça m'a permis de me libérer. J'en referai, c'est sûr ! ».

1er prix du jury :

On récolte ce qu'on s'aime ». Jouée le 2 avril par un groupe d'apprentis du CFA de la pharmacie santé sanitaire et social de Poissy (78) Gabriela Mihailescu, Coumba Doucouré, Natacha Aujoux, Félicia Bertoli et Mélyssa Pebnée, et mise en scène par Bruno de Daint Riquier

2ème prix :

« La Mélodie des quais », joué le 7 avril par Mailena Bodian, Antoine Cadeau, Marianne Cissé, Patricia Glover, Esther Guams et mise en scène par Cécile Leterme, du CFA de l'aérien de Massy (91)

3ème prix :

« I-diotes », une mise en scène d'Emmanuelle Dupuy, joué par un groupe de filles (Cassandra Legay, Julie Vezzuti, Johanna Girbe, Constance Béguin, Noémie Bellefleur, Mégane Conquet, Manon Batigne) du CFA des métiers du cheval, de l'agriculture, de la santé animale et de l'agro-alimentaire de Rambouillet (78)

Prix du public:

« Moi aussi, je veux être Julio Iglesias ! Joué le 2 avril par Wilfried Gamard, Fanny Guillou, Lise Ohouot, Mathieu Félix, Stéphanie Dip, Oriane Mezelin du CFA de la Faculté des métiers de l'Essonne d'Evry (91). Mise en scène par Emmanuelle Dupuy.

Mariam Karamoko

La Région



ESPACE PIERRE CARDIN
1 AVENUE GABRIEL, 75008 PARIS

Présente

Les Apprenti Scènes

Les Apprentis en mode Artiste

DU 30 MARS AU 8 AVRIL 2011
20h30 RELÂCHE LE DIMANCHE 3 AVRIL 2011

ENTRÉE
GRATUTE
RÉSERVATION AU
01 40 60 01 60
www.iledefrance.fr

DIRECTION ARTISTIQUE : Pascal SANCOZ et Olivier MOÏNES. SCÉNOGRAPHIE ET LUMIÈRE : Olivier MAGI. METTEURS EN SCÈNE : Hélène LEBARBIER, Olivier DAGUE,
Claude BONN, Marc Michiel GEORGES, Clotilde LETERME, Lucien PINET, Philippe VELA, Anne DIDON, Eva WEISS, Eric WOLFFER, Sylvie DAGLI, Christine FARRÉ,
Anne-Cécile KOGUEK, Françoise TARDY, Maurice BAUD, Ernesto BDIARDINO, Emmanuel CARLIER, Laurent CATANZHE, Nicole CHAMPYONCIS, Jacques DAVÉ,
Thierry DE GARNIGNIÈRES, Marie DUPUIS, Emmanuelle DUPUY, Brigitte FROMENT, Giampaolo GOTTI, Jacques MAGUARE, Francis JOLLY, Cathy LAMY, Hélène LORFÈRE,
Cécile ORVAL, Chantal PETELLOT, Tania SEFFATY

ACTION FINANÇÉE PAR LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

